Or, donc je laisse aux lecteurs pénétrans à deviner le reste.

Plusieurs sçavans seront sans doute curieux de connoître l'horison fortuné où *cet astre* a brillé, qu'ils se disputent quelques années sur cet important objet, & je finirai par les mettre d'accord, en nommant la patrie du *petit Coton*; j'espere en même tems donner le catalogue raisonné de ses *pensées. O altitudo! ô res stupenda!*

*Par M. M**.*

EGLOGUE. La Villageoise & le jeune Etranger égaré à la promenade.

LE JEUNE ETRANGER.

BERGERE, qui sur ce côteau
Fais paître ce petit troupeau,
Dis-moi, suis-je loin de la ville?

CATEAU.

Tu n'en es au plus qu'à deux mille;
Vois-tu ce bois de coudriers?
Suis-en les tortueux sentiers,
Et prends d'abord par cette allée;
Quand tu seras sorti du bois,
Tes yeux pourront dans la vallée,
Des maisons découvrir les toits.

Digitized by Google

LE J. ETRANGER.

Je m'y perdrai ; voudrois-tu me conduire ?

CATEAU.

Oui ! te conduire au bois : que tu m'as l'air malin !
Mon bel ami, poursuis seul ton chemin.
O ! quels yeux tu me fais ? qu'as-tu donc ? tu soupire.

LE J. ETRANGER.

Quel est ton nom ?

CATEAU.

Cateau...

LE J. ETRANGER.

Cateau viens avec moi ;...
. . . Quitte ton village.

CATEAU.

Pourquoi ?

LE J. ETRANGER.

Viens, Cateau, viens goûter des plaisirs de la ville ;
Au lieu d'une chaumiere vile,
L'Amour t'offre un palais charmant.
Viens, viens de tes attraits embellir cet asyle ;
Viens y regner sur ton amant.

Digitized by Google

CATEAU.

Tu dis une chaumiere vile ;
Mais, mais vois donc son toit paré d'un gazon
verd !
Vois auprès le tilleul fertile
Nous donner au midi l'agréable couvert ;
Vois serpenter autour cette source d'eau vive ;
Vois les riantes fleurs qui décorent sa rive,
Et tu nomme un séjour aussi rempli d'appas,
Une vile chaumiere ! oh, tu n'y penses pas !

LE J. ETRANGER.

Crois-moi, laisse-là ta chaumiere,
Laisse-là tes moutons, ô Cateau, sois plus fiere ;
Reine dans mon palais, au gré de tes desirs, *
Ah ! viens voir sur tes pas accourir les plaisirs ;
On te servira sur ta table
Les gibiers les plus fins, les plus succulens mets.

CATEAU.

Je préfére à ces mets un repas agréable
De fruits dont l'appetit fait seul tous les apprêts.

LE J. ETRANGER.

Dans le plus pur cristal tu te verras versées
Les liqueurs du Levant & les boissons glacées.

---

* On s'appercevra que j'ai lu l'Eglogue du chasseur Eschile dans M. Gesner.

Digitized by Google

CATEAU.

Je bois lorsque j'ai soif de l'eau de ce ruisseau ;
A tes poisons subtils je préfére cette eau.

LE J. ETRANGER.

De Seliote viens entendre
La voix harmonieuse & tendre.

CATEAU.

Viens entendre sous nos berceaux
Les doux concerts de nos oiseaux.

LE J. ETRANGER.

Pour une plus riche parure
Viens dépouiller ces vils habits,
Viens parer tes cheveux de l'éclatant rubis ;
L'art te siéroit bien, je te jure.

CATEAU.

J'aime mieux ces habits dont ton luxe murmure.
Aux plus beaux diamans je préfére les fleurs
Dont la main de Colas orne ma chevelure
Et nuance avec goût les diverses couleurs,
C'est tout l'art que j'ajoute à la simple nature.

Digitized by Google

LE J. ETRANGER.

Quoi ! ne suis-je donc pas de gentille figure ?
Vois, de ce vêtement, la superbe beauté !
Vois, vois de mes cheveux l'élégante structure !
De mon teint blond, Cateau, ton goût n'est point flaté ?

CATEAU.

Mon berger est beau de visage ;
Il n'a pas, comme toi, des habits éclatans,
Et ses noirs cheveux sont flottans ;
Mais tiens, de bonne foi, je l'aime davantage ;
Adieu, j'entends sa voix derriere ce verger !

LE J. ETRANGER.

Tu me méprises donc, ô bergere cruelle ?

CATEAU.

Non, mais lorsque l'on aime on ne doit pas changer.
Si tu devenois mon berger,
Voudrois-tu voir, dis-moi, ta bergere infidelle !

Par M. Ch. de M.

Digitized by Google

ELOGE de M. Anfart de Mouy, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, inſpecteur-général du corps royal de l'artillerie, & membre de l'Académie d'Arras, mort en cette ville le 9 Mars 1771.

QUEL lugubre appareil vient s'offrir à mes yeux !
Le peuple conſterné leve les mains aux cieux ;
Des guerriers, l'œil en pleurs, & la tête baiſſée,
Traînent, en ſoupirant, leur arme renverſée :
Couverts d'un voile épais, les tambours, les clairons
Répandent ſourdement de lamentables ſons.
Puis-je voir, ſans gémir, l'objet qui ſe préſente ?
Triſtement décoré de la croix éclatante
Où Louis attacha le prix le plus flatteur,
Qu'illuſtre le mérite & non pas la faveur,
Chargé de cette épée encor menaçante,
Que croiſe le cordon du véritable honneur,
Un cercueil eſt porté dans une marche lente,
Que précède, en flottant, l'étendard de la mort.
Je vois briller auprès celui de la victoire.
Hélas ! c'eſt donc MOUY qu'au milieu de ſa gloire,

Digitized by Google

Nous ravit pour jamais l'impitoyable sort.
Son danger nous causa de trop justes alarmes.
O mes concitoyens, arrosons de nos larmes
Les lauriers immortels qui couvrent son tom-
beau.
Le voilà ce héros qui, du dieu de la guerre,
Contre nos ennemis dirigeoit le tonnerre,
Et par tant de talens se fit un nom si beau!
A défendre l'état il consacra sa vie:
On honore les dieux, en servant sa patrie.
Favori de Minerve, il étendit les arts: *
Servir ses envieux fut sa seule vengeance:
Sa bonté magnanime égaloit sa vaillance;
Et tandis que son bras foudroyoit les remparts,
Sa grande ame, à la fois aussi tendre que fiere,
De l'ennemi vaincu relevoit la chaumiere.
Dieu! que d'infortunés béniſſent ſes bienfaits,
Qu'à ſon ſouvenir même il tint toujours ſecrets!
A peine eut-il ouvert ſa brillante carriere,
Qu'il obtint du ſoldat le reſpect & l'amour;
Trop tôt, malgré nos vœux, la Parque meur-
triere,
Au ſein de ſes amis marqua ſon dernier jour.
Dans ce moment, terrible à l'ame la plus ſainte,

---

* M. de Mouy a compoſé un traité ſur les différentes opérations de l'artillerie. Pluſieurs officiers en ont pris des copies: la cour, après ſa mort, a demandé le manuſcrit.

Digitized by Google

Où le seul avenir fixe notre coup-d'œil,
Pour la premiere fois il a senti la crainte...
Mais hélas! il n'est plus, & les vertus en deuil
Célèbrent ses exploits autour de son cercueil.

Que du Ciel aujourd'hui la double bienfaisance
Puisse du moins aider à consoler ces lieux.
Mouy, pour les orner, y reçut la naissance;
Et sa cendre est pour nous un dépôt glorieux.

Vous, élèves de Mars, vous, qui pouvez encore,
Comme lui, vous former aux vertus, aux talens,
Si vous voulez qu'un jour la France vous honore,
Hâtez-vous; saisissez de précieux instans.
Que votre ame rivale imite sa belle ame;
Soyez grands sans fierté, sensibles, valeureux;
Que le bonheur public sans cesse vous enflamme.
N'être heureux que pour soi, c'est être malheureux.

Pour qui de la vertu craint de suivre les traces,
La noblesse du sang n'est qu'un titre honteux.
Tout fidèle sujet dont le cœur généreux
Mérita de son Roi des honneurs & des graces,

Digitized by Google

Fut-il par la fortune auſſi puiſſant qu'heureux,
Tira-t-il de Céſar ſon origine illuſtre,
Il a ſervi l'Etat, voilà ſon plus beau luſtre.

Par M. l'Abbé de la Berere, Principal du Collége d'Arras.

QUATRAIN du même, gravé ſur le collier du chien de Mlle de Milly, penſionnaire à l'abbaye de Panthemont à Paris.

Je ne promets point de largeſſe
A celui qui me trouvera ;
Qu'il me rapporte à ma maîtreſſe,
Pour récompenſe il la verra.

A S. A. S. Mgr le Prince de Condé, qui a fait demander le Madrigal ci-deſſus.

Digne héritier du grand Condé,
Quoi ! mon quatrain par toi vient d'être demandé.
Puiſqu'il a mérité la gloire de te plaire,
Je peux m'en applaudir, ſans être téméraire ;
Ton goût n'eſt pas moins ſûr au temple des beaux arts,
Que ton coup-d'œil au champ de Mars.

Digitized by Google

Le Propriétaire & le Fermier.

Fable.

Vos champs sont fort mal cultivés, maître Ambroise, disoit un jour à son fermier un riche habitant de la ville qui se promenoit quelquefois autour de ses terres pour digérer. —Cela est vrai, Monsieur, lui répondit Ambroise, mais aujourd'hui qu'on ne fait plus rien sans argent, il en faut répandre sur la terre, & alors elle rapporte cent pour un. Il y a dix ans que je travaille ici pour vous & pour moi. Si vous m'aviez donné des secours les premieres années de notre société (car nous sommes associés voyez-vous,) j'aurois augmenté considérablement nos produits.

Le Citadin vit bien que le bonhomme raisonnoit juste; mais il avoit besoin d'argent pour payer ses valets, son sellier, & que sais-je? & il exigea de l'argent du laboureur, à qui il auroit dû en avancer, c'est-à-dire qu'il tua la poule aux œufs d'or.

Digitized by Google

L'EXPLICATION du mot de la premiere Enigme du Mercure du mois de Juin 1771, eſt *Parole*; celui de la ſeconde eſt *Danſe*; celui de la troiſiéme eſt *Verrouil*; celui de la quatriéme eſt *Bourgeon*. Le mot du premier Logogryphe eſt *Tombeau*, dans lequel on trouve *tombe*, *eau*, *baume*, *aube*, *ame*, *Août*, *Moue*; celui du ſecond eſt *Pied*, dans lequel on trouve *pie*, *Dei*; celui du troiſiéme eſt *Cave*, dans lequel on trouve *ave*, *va*, *a-e*, *Eu* & *au*.

ÉNIGME

Je ſuis une maiſon ſolide, mais mobile;
Qu'un architecte fort habile
Sans charpentier, maçon, couvreur, ni ſerrurier,
Tous les ans ſait édifier.
Comme il eſt le propriétaire;
Il la bâtit à peu de frais;
Et pour éviter les procès
Que pourroit faire un locataire;
Il a ſoin de n'avoir dedans

Digitized by Google

Qu'un lit, sa femme & ses enfans.
Me voir pendant l'été n'est pas chose facile;
En hiver rien n'est plus aisé.
Me tenir est chose inutile,
Quand le ménage est délogé.
Des insultes de l'air j'ai souvent tout à craindre;
L'eau pénètre souvent le toît qui me défend;
Je peux souffrir beaucoup d'un soleil trop ardent:
Mes hôtes cependant m'habitent sans se plaindre,
Et ne font jamais mieux. Ils bornent leurs desirs
Aux seuls besoins réels que la nature donne;
Plus heureux mille fois que l'être qui raisonne,
Dès qu'ils peuvent aimer, ils ont tous les plaisirs.

Par M. Gelhay.

AUTRE.

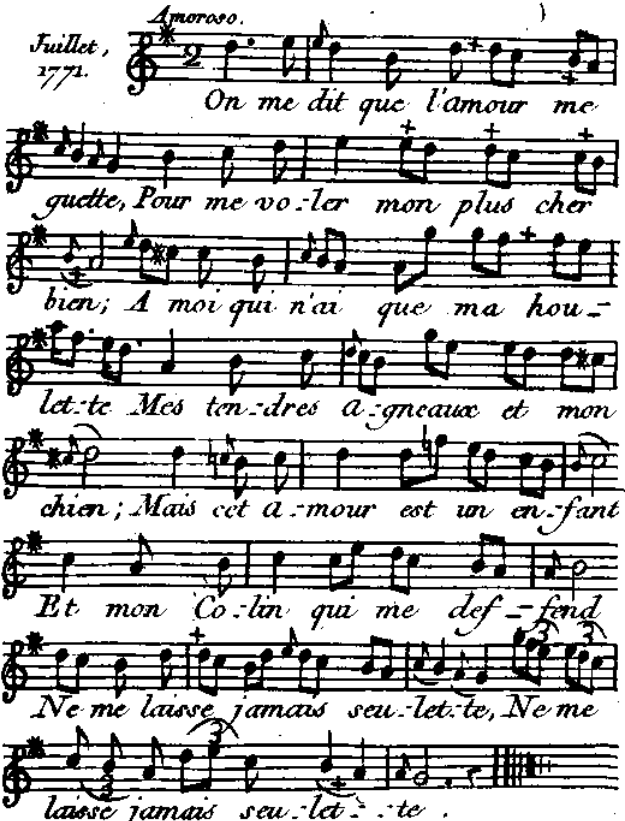
Dans l'espace d'un pied j'offre plus de fenêtres
Que jamais on n'en vit au plus vaste palais.
Cependant quand je suis sur certains jolis êtres,
Souvent l'œil curieux me trouve trop épais.
J'ai des parens d'une grandeur énorme
Qui s'en vont parcourant les terres & les mers
En tapinois, & qui, sans autre forme,
Arrêtent

Digitized by Google

l'Heureuse Sécurité,

Par Mᵉ la Comtesse de Vidampierre.

Juillet, 1771.



Digitized by Google

Arrêtent mille objets divers.
Le bel emploi ! j'aime mieux mon partage,
Puisque j'unis par un doux assemblage
L'agrément à l'utilité.
Lecteur, encore un mot, & puis je vais me taire.
On veut, sur-tout en moi, la régularité ;
Mais quand je ne l'ai pas, sans manquer d'équité,
On ne peut s'en prendre à mon pere ;
Car, quoiqu'il soit mince & léger,
Quoiqu'il ait comme un ver une souplesse extrême,
Il ne sçauroit se mouvoir par lui-même,
Et mon être est l'effet d'un pouvoir étranger.

Par M. Nt.

AUTRE.

La divinité la plus chere
Ne seroit, ne peut rien sans moi,
Elle auroit beau courir l'un & l'autre hémisphère ;
Sans moi rempliroit-elle un si terrible emploi ?
Qu'eussent fait, dans l'ancienne loi,
Les prêtres & la synagogue
Sans mon secours ; son divin pédagogue
Le leur prêta d'une double façon !
Secours que le grand Salomon

Ne tarda point d'augmenter à l'extrême !
On me vit moi deux cent millième.
Au Sanctuaire, ou dans maint escadron ;
Mon origine eſt alors, vers cet âge ;
Utile aux conquérans, comme dans les ſabbats,
Je fus également d'uſage
Dans le temple & dans les combats ;
Je le ſerai juſqu'à la nuit obſcure !
C'eſt moi qui viendrai tout finir,
Tout préparer, tout recueillir,
Raſſembler l'Univers, réunir la nature !
Voilà mon terme ! à vous, votre avenir.

Par M. de Bouſſanelle, Brigadier des armées du Roi, ancien Capitaine au régiment du Commiſſaire-Général de la Cavalerie.

LOGOGRYPHE.

Lecteur, avec ſix pieds je ſoutiens ta maiſon ;
Mes trois premiers, ſouvent, cauſent démangeaiſon ;
Mais ſi tu me coupe la tête,
Je deviens la peau d'une bête ;
Et je renferme dans mon ſein
De l'huile en France ; en Eſpagne du vin.

Par M. Houllier de St Remi, de Sezanne.

Digitized by Google

AUTRE.

Cinq objets différens me partagent enſemble,
Sans que de tous les cinq aucun me déſaſſemble.
Tantôt, fils de la nuit, je procure aux mortels
Ce qui ſuſpend leurs maux, même les plus cruels;
Tantôt, ſi tu le veux, je ſuis une riviere;
L'ouvrage d'un docteur que l'égliſe révère;
Employé chez Plutus, ce qui n'eſt rien de ſoi,
Décuple mon avoir en s'uniſſant à moi;
Encore un changement : l'animal qui me porte
Succombe ſous mon poids lorſque je ſuis trop forte.

*Par M. H***, commis des finances, abonné au Mercure.*

AUTRE.

Tantôt ſoigneuſement je me vois renfermer,
Ici pour repeupler la terre,
Là pour ſervir à meſurer;
Tantôt dans les forêts levant ma tête altiere,
Je vois mes compagnons ſous la hache expirer;
D'autre fois, tant j'aime à changer,
Je repréſente un édifice

Digitized by Google

Que ne font les maçons, mais bien les charpentiers ;
Est-ce tout ? Non, lecteur ; du sort vois le caprice,
Mon chef ôté, soudain je me trouve à tes pieds.

Par le même.

AUTRE.

Je suis très-commode en voyage,
De moi l'on se sert à tout âge,
A veiller je ne brille pas
Et je n'en ai que plus d'appas.
Heureux l'époux qui me possède,
Dans ce moment seul je lui cède ;
Sur huit pieds cependant
Je marche très-souvent ;
Mais, cher lecteur, de ma structure,
En faisant ma dissection,
Vous trouverez, je vous le jure,
L'objet de votre ambition.
Un arbre, une cité très-belle ;
Ce qui renferme une maison ;

Digitized by Google

La femme ſûrement fidelle ;
Un fruit de l'arriere ſaiſon ;
Ce qu'on trouve avec adreſſe ;
Une riviere, un excrément ;
Mais c'en eſt trop enfin je ceſſe ;
Car vous me tenez ſûrement.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres Athéniennes extraites du portefeuille d'Alcibiade ; 4 vol. *in*-12. A Londres, chez Pierre Elſmy, Southampton Street ; & à Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

PLUSIEURS Ecrivains moraliſtes, pour nous donner une idée du caractère des Athéniens, ont obſervé qu'ils avoient beaucoup de traits de reſſemblance avec les Pariſiens. On s'en convaincra encore davantage en liſant ces lettres. On pourra même ſoupçonner l'ingénieux écrivain qui les a dictées d'avoir eu principalement en vue ce que l'on appele à Paris la bonne compagnie. Comme ſon objet a

Digitized by Google

été de plaire à nos agréables petits-maîtres, de les intéresser & en même-tems de les corriger par des peintures vives & délicates de leurs ridicules, il leur présente ici Alcibiade non comme un élève de Socrates ou un général des Athéniens, mais comme un aimable freluquet qui fait consister le suprême mérite à faire sa cour aux femmes, à s'occuper d'intrigues, à ne parler que des boufons, des danseurs ou des baladins qui peuvent le divertir. Heureux encore nos Alcibiades modernes quand ils n'ont point perdu toute retenue, tous principes, tout amour du bien public, & qu'ils ne deshonorent point leur vie par un attachement honteux pour des courtisannes; c'est le reproche que fait Périclès à son pupile dans cette lettre adressée à Diodote: « Je ne sçais, lui » écrit-il, si tout ce que j'ai fait pour Al» cibiade, depuis que la mort de son père » l'a livré à mes soins, a pu me concilier » son estime; mais je ne sçaurois de mê» me ignorer qu'il n'en a pas en moi, » plus de confiance, & je sens avec d'au» tant plus de vivacité, le peu de cas » qu'il paroît faire de mes conseils, que » chaque jour il me prouve plus à quel » point ils lui seroient nécessaires. Vous

Digitized by Google

» ne ſerez point ſurpris du chagrin que
» me cauſe ſa conduite, quand vous ſau-
» rez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand,
» de prendre Glycerie, cette courtiſane ſi
» fameuſe qui eſt depuis peu de tems à
» Athènes; & qu'il vit avec elle, plus
» indécemment encore qu'il ne l'a priſe.
» Je crois avoir prouvé par la douceur
» avec laquelle je lui paſſe la puérile &
» mépriſable ambition de ſéduire, & de
» tromper les femmes, que je n'ai jamais
» prétendu qu'il n'amusât point ſa jeu-
» neſſe; mais je voudrois, s'il ſe pouvoit,
» qu'il ne la deshonorât pas; & que, fait
» par ſa naiſſance, pour aſpirer aux plus
» grandes places, plus fait encore par ſes
» rares talens qu'il annonce, pour les bien
» remplir, il ne commençât point ſa car-
» riere par donner de ſes mœurs, une
» idée qu'un jour, peut-être, il voudra
» vainement effacer. De notre tems,
» Diodote, le ſcandale ne nous ſembloit
» devoir rien ajouter aux plaiſirs; &,
» croire, ainſi qu'on le fait aujourd'hui,
» qu'il les augmente, me paroît le com-
» ble de l'extravagance & de la corrup-
» tion. On ne doit, pour quelque cauſe
» que ce puiſſe être, manquer à ce qu'on
» doit à ſoi-même, & cet Alcibiade qui

» mépriſe ſi hautement cette maxime, ſe
» repentira, plutôt qu'il ne penſe, de ne
» l'avoir pas reſpectée. Quoiqu'il en ſoit,
» j'oſe vous aſſurer qu'on ne peut plus
» légerement immoler de ſi grandes choſes ; & que, de plus, perſonne ne pouvoit être moins digne que cette fille, de tout ce qu'il lui ſacrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence ſans bornes, la folie pouſſée juſqu'à la frénéſie, le luxe le plus inſolent, peu de beauté, une jeuneſſe déjà flétrie, voilà quel eſt, dans la plus exacte vérité, l'objet pour lequel il ſe donne de ſi grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut-être, a de lui-même la plus haute opinion. Ce n'eſt pas, cependant, que je le connoiſſe aſſez peu, pour croire que, quand il aimeroit Glycerie auſſi follement que, ſans doute, pour en indiſpoſer davantage l'eſprit de ſes concitoyens, il affecte de le faire, ſa vanité & ſa légereté naturelle lui permiſſent de s'y fixer. Je n'ignore pas non plus toute la différence qu'il y a entre un travers & une paſſion ; mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne ſe ſente